

aux observations peu agréables du vicomte. Elle regardait autour d'elle comme pour chercher un nouveau sujet de conversation, mais rien ne se présentait à son esprit. Le jeune vicomte alors, au nom de Graziella, au nom de Dieu, se hasarda à la prier de faire modérer le bruit de la fête, ou mieux encore d'y mettre un terme en la suspendant par charité pour une pauvre mourante ; mais la baronne pâlisant et rougissant tour-à-tour, se borna à lui répondre avec un courroux mal déguisé :

— Il me semble, monsieur le vicomte, que vous auriez pu choisir tout autre moment, pour m'adresser pareille demande.

Elle s'imaginait que la pauvre religieuse lui enviait ses joies mondaines ; et, du reste, pouvait-elle faire cesser la fête ? — une fête qui coûtait si chère ! — pour une misérable, une inconnue ? Paul, qui s'était rapproché, pâlit en entendant la réponse de sa mère ; Adalbert pâlit plus fort, et en balbutiant un millier d'excuses, il s'éloigna le cœur rempli d'une juste indignation.

Mais retournons maintenant chez le père Hartman.

Les souffrances de la malade n'avaient pas diminué. Le cœur palpitant d'inquiétude, la Sœur attendait, dans l'espoir qu'Adalbert reviendrait bientôt avec une bonne nouvelle. Mais il n'en fut rien, et les douleurs d'Annette allaient toujours croissant. Le vieux père, les mains convulsivement jointes, pria agenouillé au pied de l'image du Sauveur, se traîna de là au lit de sa fille, et retournait encore vers son unique espoir... la prière.

— Je meurs ! gémit la malade, comme Sœur Mathilde se disposait à aller se jeter elle-même aux pieds de la baronne. Restez, ma Sœur, je meurs... O mon Dieu, quel supplice... Arrêtez... je veux vivre, — vivre pour mes bienfaiteurs... pour mon pauvre père... Mais non, il est trop tard... Je le sens... Adieu, père ; adieu, Sœur... adieux !

Et, avec un cri déchirant, la jeune veuve tomba à la renverse dans les bras de la Sœur. Le vieux Jean accourut et se jeta à genoux auprès du lit. Annette rouvrit les yeux, à la voix douce et pleine

d'onction de la religieuse, renouvela ses adieux d'une voix faible, mais calme et résignée cette fois, referma les yeux, et son âme prit son vol vers un monde meilleur...

— Annette, Annette, m'entendez-vous encore ? sanglotait le père qui ne la croyait pas morte encore, Annette...

— Dieu l'a rappelée à lui, Hartman ! fit avec douceur la religieuse ; nous la retrouverons un jour.

— Morte, morte ! s'écria le vieillard, en se précipitant comme un insensé sur le corps de son enfant.

— Ils vous ont tuée, âme de ma vie, sanglota-t-il, ils vous ont tuée sans pitié, par le bruit de leur fête ; ils ont fermé l'oreille aux supplications d'un malheureux père... ils vous ont tuée ?...

Puis, se levant subitement et mu comme par un ressort, il marcha vers la fenêtre, et de là, étendant vers l'hôtel un bras menaçant, il s'écria avec force : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit ! Malédiction sur vous tous !... La Sœur de charité s'élança vers lui, et saisissant le bras de ce père désespéré, elle lui dit d'une voix entrecompée de larmes : Arrêtez ! je vous en supplie ; celle que vous maudissez est ma mère.

Le vieux Jean frémit.

— Votre mère, dit-il, — je vous plains, ma Sœur !...

— Seigneur ! fit Mathilde, la malédiction des veuves et des vieillards est terrible ; mais ne permettez pas que celle-ci monte jusqu'à votre trône. Miséricorde pour ma mère adoptive, si toutefois la mort de cette malheureuse jeune femme peut lui être attribuée en quelque manière...

La porte s'ouvrit : Adalbert entra.

— Vous venez trop tard, dit la Sœur.

— Je l'ai craint, répondit le jeune homme. Et, prenant la main de la morte, il la tint un instant pressée dans les siennes.

— Tout est fini pour moi, maintenant, Monsieur, balbutia le vieil Hartman ; je n'ai plus d'enfant, plus d'amour, plus de bonheur. Ils m'ont tout enlevé, et il est plus que temps que mon tour vienne. O Monsieur, vous n'aurez plus à

entretenir longtemps le vieil Hartman. Je ne m'emanderai plus qu'une grâce, c'est de pouvoir entrer à l'hôpital, et là, soigné par vous, ma Sœur... Oui, Annette, continua le vieillard en pleurant et se tournant du côté du lit ; oui, je vous suivrai bientôt dans le repos éternel !

Et la fête chez la baronne de Mirville était de plus en plus brillante, et les invités de plus en plus joyeux.

Deux jours plus tard, Paul regardait avec indifférence à une des fenêtres de l'hôtel, quand son œil s'arrêta par hasard sur l'humble demeure que nous connaissons, Les fleurs flétries et desséchées, les volets fermés, l'aspect général de désolation de la maisonnette le frappèrent et reportèrent ses pensées vers ce qui s'était passé le soir de la fête.

Le vieux Tom traversait le salon en ce moment.

— Tom, fit le jeune homme, est-ce ici vis-à-vis que demeure le pauvre Jean Hartman ?

— Oui, monsieur le baron.

— La maison est fermée... abandonnée, dirait-on.

— La fille de Hartman est morte il y a deux jours...

Paul fut frappé de saisissement.

— Est-elle morte le soir même de la fête ?

— Oui, monsieur le baron ; et, chose singulière, Monsieur, c'était Mademoiselle de Herlicum..

— Oui, oui, je le sais ; il suffit ! interrompit le baron, que ce souvenir peinait vivement.

Paul pensait encore à la Sœur de charité, lorsqu'il vit entrer les porteurs avec leur civière dans la petite maison ; bientôt après, ils en ressortaient, portant le cercueil recouvert du drap mortuaire. Derrière le cercueil venait un vieillard, soutenu dans sa marche défaillante par une Sœur de charité.

Paul, tremblant de tous ses membres, murmura le nom de Graziella. Il la regarda fixement, aussi longtemps qu'il put la voir, et son cœur palpitait violemment. Ah ! c'est que ce spectacle était pour le jeune baron, plein de souvenirs, plein d'enseignements, et pour la première fois, depuis bien longtemps, il sentit une larme s'échapper de sa paupière...